

les dételait. Pendant une centaine de kilomètres, nous traversons des steppes et des broussailles; puis voici une plaine sablonneuse d'un aspect tout différent. Elle est habitée par des tribus nomades redoutables aux voyageurs. Pendant le jour chaleur accablante, poussière brûlante, et pendant la nuit froid glacial, hurlements des chacals et des hyènes.

Je me hâte d'ajouter que nous n'avons pas eu à souffrir de la faim. Plus d'une gazelle mordit la poussière, et les hôtes de ces parages, depuis le roi du désert jusqu'au chat sauvage, firent plus d'une fois connaissance avec nos fusils. Voici un léopard qui s'approche de notre campement; déjà il se disposait à attaquer nos boeufs, nous réussissons à le mettre en fuite. Un autre fois c'est une troupe de chiens sauvages, couleur grise, queue blanche. Mais ce n'est pas assez d'avoir à lutter contre la soif et les bêtes féroces, il faut aussi compter avec le feu. C'est ainsi qu'une nuit voyageant au clair de lune, nous sommes menacés par un incendie de prairies. Heureusement que nos boeufs ne sont pas pris par la peur, sous les coups de fouets, ils franchissent rapidement le rempart de flammes qui se dresse devant nous. Enfin, après un long et pénible trajet—nous étions en route depuis trois mois—nous arrivons au terme de notre voyage dans la région du fleuve Okavango. Oubliant et la soif, et les feux du soleil, et divers accidents, nous faisons monter vers le ciel le cantique de la reconnaissance.

A peine avons-nous dressé notre campement que nous sommes effrayés par l'apparition soudaine de figures de sauvages derrière les buissons qui nous entourent. Tous sont armés de fusils. Pour gagner leur confiance, le R.P. Supérieur leur fait des cadeaux et va ensuite trouver le chef de la tribu pour lui expliquer le but de notre arrivée chez eux, nous lui mettons sous les yeux le papier qu'il a signé, il y a quelques années, et par lequel il s'engageait à recevoir les missionnaires et à faire instruire ses enfants. Depuis il a changé d'idée; il se défend d'avoir jamais eu des rapports avec nous. Cependant nous ne nous laissons intimider tout d'abord. Himarua, le chef en question, finit par reconnaître le contrat intervenu autrefois, mais en même temps il déclare que malgré cela il ne nous permettra pas de nous établir dans son district, que si nous ne quittons pas le pays de nous-mêmes, il nous y contraindra par la force. Nous eûmes avec lui une seconde entrevue: il consentait à nous laisser un bout de terrain, mais à des conditions exorbitantes: il exigeait un grand nombre de fusils, une caisse de munitions, etc. Impossible d'accepter de telles conditions. Il menaça alors de nous faire fusiller tous, si nous ne partions pas au plus vite. Nous eûmes encore une conférence, mais impossible de s'entendre. Il ne nous restait plus qu'à secouer la poussière de nos pieds et à chercher une tribu plus hospitalière.

Nous partîmes donc, le P. Biegner et moi, en descendant le fleuve Okavango. Nous passons par des brousses très épaisses, où nous devenons la proie de myriades de moustiques qui nous dévorent; nos boeufs ne sont pas épargnés, non plus, le sang coule littéralement de leurs flancs.

Le chef de la tribu voisine nous accueille amicalement et nous autorise volontiers à nous établir chez lui.

Durant notre retour, nous sentons les premières atteintes d'une fièvre maligne. Nos forces baissent petit à petit, plus de sommeil, plus d'appétit. Le P. Biegner peut à peine se tenir à cheval; je suis étendu, épuisé, dans le chariot. Le lundi saint, 6 avril, contre tout

espoir, nous sommes rejoints par les compagnons que nous avons laissés en arrière. On fait halte à l'ombre d'un arbre. Le P. Biegner s'étend sur une couverture pour ne plus se relever. Le lendemain deux autres étaient atteints de la fièvre. Le jour de Pâques, le P. Filliung put dire la messe, mais au prix de quelle fatigue!

Pendant le saint sacrifice nous arriva le lieutenant Volkman, chef du district de Grootfontein, accompagné de quinze cavaliers. Il venait pour nous protéger. Himarua se montra à son égard hypocrite effronté, promettant par tout ce qu'il y a de plus saint de nous inquiéter en rien. Mais à peine les soldats furent-ils partis, que Himarua recommença de plus belle à nous harceler. Un matin nous nous aperçûmes que tous nos habits avaient disparu et avec eux deux armes à feu. La nuit suivante, nous fûmes réveillés en sursaut par les sauvages qui venaient nous voler: les uns entouraient notre tente, pendant que d'autres se disposaient à emmener notre cheval et nos boeufs. Je tire aussitôt deux coups de fusil en l'air; ce fut assez pour mettre les pillards en fuite.

Décidément il faut retourner à Windhoek, car malades et fatigués comme nous le sommes, nous ne pouvons pas faire face à tant d'obstacles qui s'opposent à l'établissement projeté. C'était là un sacrifice. Dieu nous en demandait un autre plus pénible encore.

Peu après le départ des soldats nous eûmes à subir une seconde attaque de la fièvre. A côté du P. Biegner mortellement atteint, étaient étendus sans force les frères Bast et Reinhardt et l'auteur de ce récit. Un matin, en me réveillant, j'entendis le P. Biegner tousser et râler. Je me soulève avec peine, et à ses traits je juge que la mort est proche: "Vite, m'écriai-je, vite, P. Filliung, apportez les saintes huiles, il se meurt". Je me trouvais moi-même dans l'impossibilité de me remuer. Mais comme le râle devenait plus faible, de ma couche je donnai l'absolution au cher mourant, et lorsque le P. Filliung revint avec les saintes huiles, son âme s'était envolée vers un monde meilleur. Le P. Filliung enveloppa dans un couverture le corps de ce héros tombé sur le champ de bataille, et le confia à cette terre inhospitalière, non loin du campement, près du fleuve Okavango. Quelle douleur d'être obligés d'abandonner chez des sauvages la sainte dépouille d'un confrère si aimé! Encore une prière, puis en route pour Windhoek.

Nous n'étions pas au bout de nos épreuves. Dès le lendemain de notre départ nous avions à déplorer la fuite de notre conducteur gagné par les Owambos. C'était le seul homme capable de nous tirer d'embarras, car notre serviteur hottentot, ne s'entendait guère à conduire des boeufs. Bientôt, nouvel accès de fièvre plus violent que les autres; on désespérait de me sauver et je me préparais à la mort. Contre tout espoir le feu qui me brûlait diminuait d'intensité et je pus me mettre en route.

Ce n'est pas sans appréhension que nous songions aux 120 kilomètres que nous avions à parcourir sans rencontrer une goutte d'eau. Nous voici sur un immense plateau désert d'une température sibérienne avec un vent glacial. Des bushmen nous accompagnent tout tremblants de froid. Des multitudes de guêpes et de mouches puantes nous assaillent, s'attaquant de préférence au nez et aux yeux. Nos boeufs sont exténués par la fatigue et la soif, ils poussent des mugissements lamentables et font réellement pitié à voir. Presque impossible de les maîtriser. Il ne reste d'autre expé-